

Des parents et des enfants de Emil Hakl

Traduction : Benoît Meunier

Chapitre I

Le pavillon des pingouins

- Vous venez voir qui ?

Le petit vieux dans sa loge, occupé à découper et disposer consciencieusement quelque chose dans un papier gras, a tendu l'oreille sans me jeter un regard.

- Monsieur Beneš, j'ai répété.

- Et c'est qui ?

- Votre employé.

- Bon, alors appelez-le vous-même, et il a glissé vers moi un téléphone toujours sans me regarder.

- Salut papa, j'ai dit dans l'écouteur qui sentait mauvais.

- Ha, salut, didonc, tu veux pas m'attendre là-bas, j'ai une visite guidée, j'arrive dans une petite heure, en attendant, t'as qu'à aller voir les serpents.

- Ça roule, j'ai répondu.

Le vieux s'est fourré un morceau de fromage de tête verdâtre dans la bouche, et il s'est mis à mastiquer avec force.

Je suis allé jusqu'au pavillon des pingouins et je suis entré. Les oiseaux noirs et blancs marchaient en file indienne le long du rebord en béton du bassin. Tout à coup, l'un deux a eu l'idée de se jeter dans l'eau, latéralement. Tous les autres se sont précipités à leur tour, ils se sont ébattus un moment sous l'eau comme des torpilles autopropulsées déréglées, après quoi un autre s'est mis en tête de ressortir, et tous ont sauté hors de l'eau, puis ils se sont remis en file indienne et ont tout repris depuis le début. Il y en avait toujours un que ça prenait une fraction de seconde avant les autres, et hop, il n'avait pas encore touché la surface que tous les autres tombaient à leur tour. Ils n'ont pas arrêté de faire ça pendant toute l'heure que j'ai passée à les regarder. J'aurais bien tenu une heure de plus à observer leur manège, mais il était temps de partir.

Mon père se tenait immobile près de la loge, et bien qu'on ait encore été en plein été, il portait un imper en popeline blanche et un bonnet à visière avachi qu'il appelait « prinz Heinrich ». Ca faisait déjà plusieurs années qu'il était à la retraite, et il arrondissait ses fins

de mois en faisant guide au zoo ; il accompagnait les sorties scolaires, les excursions partant d'Ústí nad Labem et les groupes de retraités hollandais qui faisaient des visites thématiques ; il leur parlait patiemment, pour quelques couronnes, des otaries ou des gnous en attendant qu'ils puissent enfin s'amuser devant les singes. J'ai pris peur en voyant à quel point ses cheveux avaient encore blanchi en l'espace de quelques semaines.

- Salut, j'ai dit.

- Bonjour bonjour, il a répondu tout en regardant quelque part au dessus de la cime des arbres.

- Alors, quoi de neuf ? j'ai demandé.

- Ca fait deux milliards d'années qu'il n'y a plus rien de neuf sous le soleil, rien que des variations sur le thème du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote, a répondu mon père.

Et on est parti se promener. On a fait le tour du château de Trója, passé la passerelle, depuis laquelle j'ai craché dans l'eau épaisse de la Vltava qui coulait lentement, on a coupé à travers l'île de l'Empereur pour enfin arriver à la deuxième passerelle, depuis laquelle mon père a lâché un long crachat blanc dans l'eau épaisse du canal qui coulait lentement. Puis on est entré dans le parc de Stromovka.

Pourquoi l'équipage du Koursk n'a pas pu quitter lui-même le sous-marin

- Didonc, tu me demandes toujours ce qu'il y a de neuf, me dit mon père au rythme de nos pas, mais c'est la question la plus difficile qui soit ! Si tu me demandais comment je me porte, là, je pourrais te répondre...

- Et alors, comment tu te portes ?

- Pas bien... Mais bon, en fait, il y a bien quelque chose de nouveau, on a perdu un orang-outang il n'y a pas très longtemps, faut dire qu'on a des étudiantes qui nous aident en ce moment, et il y en a une qui a dû mal refermer sa cage après lui avoir donné à manger, enfin bref, l'orang-outang a disparu. Alors on a entrepris des recherches, on a fouillé tout le zoo, chaque recoin, chaque buisson, mais rien, le directeur a fini par appeler la police, seulement la police l'a envoyé se faire voir, alors on a continué à chercher. Et c'est seulement au début du troisième jour, alors que tout le monde était désespéré, que ce Tonda Siňor, celui qui prépare la bouffe pour les singes, se rend compte que l'avant-veille, pendant qu'il était allé au WC, il avait laissé une bouteille de vin ouverte, et que maintenant, cette bouteille, ben elle y est toujours, mais elle est vide, et c'est pas lui qui l'a vidée ; alors pour être sûr, ils ont refait minutieusement le tour de la cave, sous la cuisine, et là, ils l'ont retrouvé. Ce brave orang-outang était tapi sous un tas de laine de bois et il dormait tranquillement, alors ils l'ont

réveillé, ils lui ont fait une prise de sang, et ils se sont rendu compte que c'était lui qui avait bu le vin... Nom d'un chien, il va pas se mettre à pleuvoir, quand même...

On traversait Stromovka. Entre les pelouses circulaient des quinquagénaires étiques, au bronzage louche et aux cheveux ras, montés sur patins à roulettes. Des chiens se couraient après sur l'herbe. Bien qu'il n'ait été que quatre heures de l'après-midi, des lustres illuminés flamboyaient par les fenêtres de l'ancienne résidence d'été des gouverneurs, en haut de la colline.

- Si on prend ce chemin-là, on passe par le petit tunnel et on ressort là-haut, alors on arrive tout juste à la Réserve royale, j'ai dit.

- Et qu'est-ce que tu veux faire là-bas ?

- Ben c'est une brasserie.

- Ha, ouais, alors on y va, je connais pas, comme ça au moins je connaîtrai, a dit mon père. Et la fois où le chimpanzé s'est échappé, pas moyen de le retrouver, et la police ? Elle voulait rien savoir, alors que quand une vieille qui habite à Trója a appelé pour dire qu'il y avait un type complètement bourré qui dansait et qui sautait sur le toit de l'immeuble d'en face, et qu'il fallait qu'ils fassent quelque chose avant qu'il se tue, ils sont arrivés tout de suite, et qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? Hé ben c'était pas un type, mais notre chimpanzé, la vieille avait mauvaise vue. Ça aussi, avant qu'ils l'attrapent et le remettent dans sa cage, ç'a été une histoire, le pauvre ! Pour ce qui est de tarabuster les gens, ça, la police, elle s'y connaît, mais quand il s'agit de faire quelque chose pour un pauvre animal... Il y a des vols de perroquets ! Et que fait la police ? Enfin c'est vrai que pour la fourmi, ils nous l'ont ramenée...

- Quelle fourmi ?

- Mais tu la connais, cette histoire.

- Non. Raconte.

- Je te l'ai déjà racontée, ou non ? La fois où a disparu la grande fourmi en métal, celle qui est sur la pelouse quand tu montes vers les ours. Bon, donc la fourmi avait disparu. Et d'un coup, un an après, ils nous l'ont ramenée, parce qu'ils l'avaient trouvée dans une planque de junkies, c'est-à-dire qu'ils ne la cherchaient pas, ils l'ont juste trouvée par hasard pendant une descente chez ces jeunes. Il paraît qu'ils la planquaient dans le hangar où ils se droguaient, et que soi-disant ils se prosternaient devant cette fourmi... En tout cas, elle était peinte de toutes les couleurs, et il a fallu qu'on la passe au diluant et à la brosse métallique. Mon père s'est arrêté et a observé pendant un moment un des joncs qui poussaient sur la berge boueuse d'un étang.

- Hé ben tu vois..., il m'a fait remarquer.

Le jonc pliait légèrement. Un petit cône rigide, vert et marron, sortait d'un côté. Sur la surface immobile de l'étang flottaient des hydromètres. Un train a klaxonné au loin.

- Tu sais ce que c'est ? a demandé mon père.

- C'est un jonc, j'ai répondu.

- Un jonc ! C'est un acore.

- C'est possible.

- Ce n'est pas possible, c'est sûr, un acore, encore appelé lis des marais ou iris jaune, originaire de Chine du sud, aujourd'hui courant chez nous, mais uniquement parce que les Tatars l'ont amené.

- Ha bon.

- En fait, c'est justement avec des acores qu'ils vérifiaient si l'eau était potable.

- Ha bon. Et comment ?

- Hé ben d'abord des gardes, enfin des espions venaient en éclaireurs, et ils jetaient dans l'eau des racines d'acore, ils attendaient quelques jours, à l'époque on n'était pas si pressé, et si les racines avaient pris, c'était pour eux une preuve que l'eau était saine. Alors seulement les hordes arrivaient, et elles pouvaient tranquillement continuer d'incendier et de massacrer, et c'est aussi pour ça qu'on appelait l'acore l'herbe des Tatars. Sous Gengis Khan, tout Tatar qui se respecte avait sur lui du koumis, de la viande séchée et de l'acore !

- Je me rappelle qu'il y a un moment de ça, on fabriquait de l'absinthe avec un pote, et en plus de l'absinthe, de l'aspérule odorante et des autres herbes, on mettait aussi de l'acore séché, mais il fallait faire vraiment gaffe, parce que c'est tellement amer que ça couvre tout le reste, j'ai dit.

- Bon, n'empêche que tes histoires, elles finissent toujours par deux sujets, a dit en soupirant mon père. Et c'était bon ?

- A vrai dire, c'était ignoble.

- Ben voyons, a dit mon père.

Puis on a lentement débouché plus haut, le long des sentiers couverts de feuilles, vers la Réserve royale. On a ouvert la porte et on est entré. Les quelques clients de l'après-midi étaient assis dans la pièce. On s'était à peine posés que le serveur est venu vers nous.

- Deux bières, et quelque chose à manger, a dit mon père, il a sorti de sa serviette une pile de papiers découpés et chiffonnées et me les a tendus : ça, c'est pour toi...

C'était un nouveau paquet d'articles de journaux. QUE SE PASSE-T-IL AU-DELA DES FRONTIÈRES DU SYSTEME SOLAIRE ; OUI, J'AI VRAIMENT ÉTÉ ESPION ; DES SAVANTS ONT DÉCOUVERT UNE NOUVELLE ESPÈCE DE CALMAR ; POURQUOI L'ÉQUIPAGE DU KOURSK N'A PAS PU QUITTER LUI-MÊME LE SOUS-MARIN ; LES FEMMES AURAIENT LE GÊNE DES REPROCHES et LE QUARTIER DE KLÁNOVICE RETROUVE SON ÉCLAT PERDU. Je me suis plongé dans l'article sur Klánovice.

- Enfin ils ont oublié de dire qu'à Klánovice, le célèbre compositeur R. A. Dvorský avait une villa, a commenté mon père par-dessus la feuille sale du menu. Et que, dans cette villa, il a

acheté *La Tsigane* à Vacek, qu'il avait invité à dîner, pour trois cents couronnes. Bien sûr, c'était trois cents couronnes d'avant guerre, n'empêche que quand *La Tsigane* est devenue un tube à la mode, il paraît que Vacek s'est arraché les cheveux, mais bon, il n'y pouvait plus rien, pas vrai... Enfin c'est ce que mon père disait, va savoir si c'est la vérité, il avait un faible pour ces légendes de millionnaires, comment tel ou tel a fait fortune... Mais le seul vrai millionnaire qu'il fréquentait après la guerre à Klánovice, c'était un certain Papež, je crois qu'il tenait une entreprise de cordonnerie rue Na Příkopě, et puis il y avait aussi Pučelík qui avait une distillerie, ouais, la Petit Bonheur de chez Pučelík, ça, c'était fameux...

- Je m'en souviens de ce Pučelík, un petit vieux tout voûté qui portait toujours un chapeau et un long manteau ! Il avait une canne en bambou si usée qu'elle était noire, et qu'il piquait en l'air comme ça devant lui tous les trois pas...

- Quand tu es né, Mildorf, Fadrhonc et Rylek étaient tous devenus des petits vieux, mais c'étaient plutôt des parvenus qui n'avaient pas eu la chance de quitter le pays à temps ; les seuls vrais millionnaires, c'étaient Papež, et puis ce Pučelík.

- Je me souviens aussi de Rylek ! C'était un gros type, tout joyeux, avec une tête énorme !

- Et pourquoi tu ne t'en souviendrais pas, il venait voir mon père...

- Il avait des joues comme des pastèques, et un magnifique bonnet ouzbek brodé sur la tête ! Et quand il riait, il braillait à s'en étrangler !

- C'est vrai, sauf que ce qu'il avait sur la tête, c'était pas un bonnet ouzbek, mais un bonnet à frise tout ce qu'il y a de plus ordinaire... C'était un membre des Sokols, l'association traditionnelle de gymnastes, et probablement aussi un vieil alcoolique, et toi, j'sais pas pourquoi, il t'aimait bien, il t'appelait Tcharle.

- Tcharless, j'ai dit.

- Ouais... Didonc, j'ai pas mes lunettes, tu voudrais pas me lire ça ?

- Alors, ils ont du goulache, je dis en saisissant la feuille plastifiée toutes poisseuse, mais tu veux sûrement pas du goulache, pas vrai, alors après, on a...

- C'était quoi le premier plat ?

- Du goulache.

- Quoi, du potage ?

- Mais non, du goulache !

- Ca va, t'énerve pas comme ça, du goulache, bon, j'en veux pas. Ensuite ?

- Ensuite une escalope viennoise avec des pommes de terre.

- Ben voyons, tu veux m'envoyer tout droit au cimetière !

- Ensuite du goulache de Szeged, et puis de la *djoulbastia*...

- De la *djoulbastia*, alors là, y'a personne ici qui sache la préparer, c'est un plat des Balkans, *djoulbastia*, ça veut dire couvert de cendre, en turc... Ils doivent vouloir dire du *tchvevap tchitchi*, seulement ça non plus, personne ne sait le faire ici...

- Ensuite, on a du farci à la diable.
- Du quoi ?
- Du farci à la diable, je dis avec un tremblement dans la voix.
- Excuse-moi, j'entends pas très bien, et puis ces plats qu'ils inventent aujourd'hui... c'est quoi, ça, du farci à la diable ?
- Mais j'en sais rien, moi, du farci à la diable, c'est tout !
- Ecoute, t'es encore plus colérique que mon père, lui aussi, il détestait qu'on lui pose des questions...

Ce n'est pas que la voix de mon père, dans ce genre de situations, se distingue particulièrement, mais elle comble très exactement par sa fréquence l'espace qui sépare une conversation normale d'une dispute. Et le pire, c'est qu'en plus elle prend une espèce de caractère publique, comme de manifestation. La plupart des clients, bon gré mal gré, ont commencé à nous observer. Nom d'un chien, mais arrête de brailler ! J'ai envie de dire à mon père depuis des années, mais je me retiens à chaque fois.

- Après, il y a du filet, je dis.
- Ben voyons, du filet, carillonne mon père pour toute la salle, et il jette un regard douloureux sur les nuages, par la fenêtre, ils pourraient quand même écrire ce que c'est, comme filet...
- Comme filet, je lance sous la table, « mais du filet de poisson !
- Ben voyons, de poisson... articule mon père en esquissant un sourire, mais moi, comment je fais pour savoir ce que ça peut être, comme poisson... Ca peut être de la morue du Pacifique ou du bar, ça peut être du merlu, appelé aussi colin ou *merluccius merluccius*, pavrai, ou encore du loup-marin, appelé *catfish* en anglais ou encore *anarhichas lupus*... Enfin bref, à tous les coups c'est de la morue, de la morue de l'Atlantique ou de l'aiglefin...
- Ça doit être ça.
- Allons, calme toi, je vais prendre ce filet.
- Mais je ne m'énerve pas, je lance vers la fenêtre, et j'ai les tempes qui bourdonnent et la vue qui se brouille.

Le serveur apporte le filet. Mon père en prend quelques pincées :

- Faut pas que tu m'en veilles, mais j'ai vraiment besoin de savoir ce que je mange, et quand je sais, alors je mange presque de tout... Ouais, ça doit être de la morue... Y'a que des sardines et des sprats que j'enlève les arêtes, ça peut sembler ridicule, et puis à part le ris de veau, je mange de tout...
- Mais je n'en veux à personne, moi, je prends les choses comme on me les sert, c'est tout.
- Mais moi aussi, même que quand j'étais en Hollande, ils nous ont servi une espèce de concombre bizarre farci avec du poisson, et le tout à la béchamel, tout le monde le rapportait en cachette, y'a que moi qui ait tout mangé, et avec quel plaisir ! Et comme les portions n'étaient pas bien grandes, je me suis rajouté du riz nature, pour me caler. Et il y avait un

Japonais de Tokyo qui me souriait de loin, qu'est-ce qu'il veut, celui-là, je me disais, et lui il arrêtait pas de me sourire et il a fini par venir vers moi et me dire : « Monsieur, vous mangez du riz nature ? Vous êtes comme nous, monsieur, nous aussi nous mangeons du riz nature, pas parce que nous sommes obligés, mais parce que nous aussi nous trouvons ça bon ! »

Et puis il s'est mis à manger. Pendant ce temps, j'avais étudié pourquoi l'équipage du Koursk n'avait pas pu quitter lui-même le sous-marin. Ce qui m'a le plus accroché, c'est le schéma qui représentait la situation, comme ils en font maintenant, et sur lequel plusieurs petites embarcations flottaient à la surface, et lâchaient au bout de câbles exagérément gros toutes sortes de plongeurs, de robots et de mini-sous-marins, tandis que loin au-dessous d'eux, un cigare sombre à la proue déchiquetée reposait dans la boue.

[...]

Chapitre V

Le monde

On a quitté le bistro, et, sans monter ni descendre, on est arrivés devant le palais d'été du gouverneur.

- Mouais, et maintenant, on va où? a lancé mon père en direction des minuscules créneaux dessinés par les immeubles de la cité, à l'horizon.

Une longue crête de nuages s'étirait derrière la colline parsemée de cubes délavés.

- Si ça te dérange pas, je préférerais qu'on retourne à Stromovka.

- Y'a rien qui me dérange, sauf la pluie, a dit mon père en relevant son col.

Il a tiré de sa poche un paquet de Marlboro, s'y est repris à trois fois pour s'en allumer une, s'est mis à fumer en tenant sa cigarette comme une poule qui aurait trouvé un couteau et à souffler la fumée en direction des flots d'air estival et tiède qui remontaient de la vallée.

On est redescendus et on a traversé la cuvette du parc couverte de gazon. On a fini par débouché près de la rivière et on a suivi la rive en direction du quartier de Podbaba. On a pris la rue Za elektrárnou, droite et déserte. Sur notre gauche, on entendait la rumeur du parc, et, sur notre droite, l'eau trouble du canal qui clapotait contre les rochers. Les canards pagayaient énergiquement à contre-courant, les mâles hochant fièrement leur tête stupide d'un magnifique bleu-vert. Les mouettes becquetaient des bouts de pain qui tanguaient et des rats crevés couverts de glaires.

Tout à coup, on a été assaillis par une puanteur forte, épaisse.

- Ça, c'est pas juste une souris, a dit mon père.

On sentait ce relent immonde nous couvrir les muqueuses, nous enrober littéralement.

- Je vais voir ce que ça peut être, j'ai dit par pure curiosité.

- Laisse tomber, viens.

- Continue, je te rejoins, j'ai dit.

J'ai pris une grande inspiration et j'ai fait quelques pas en arrière. Un essaim de mouches palpitait au-dessus d'un buisson. Dedans, on distinguait la forme noire d'un rouleau de papier goudronné recouvert de planches et de branches. Une espèce de tas informe était fourré dedans. En regardant attentivement à l'intérieur du rouleau, dans le noir, j'ai aperçu quelque chose qu'avec un peu d'imagination, on aurait pu prendre pour un pull noué autour de cheveux bruns et collants, mais qui aurait tout aussi bien pu être, et qui d'ailleurs était probablement le pelage d'un animal quelconque. Je me suis retourné et j'ai rejoint mon père, qui marchait tranquillement.

- Alors? il a demandé.

- Ça devait être un chien.

On a progressé un moment en silence.

- À la fin de la guerre, quand ils balançaient des bombes directement sur Zagreb, ils touchaient de temps en temps les habitations, et, comme on n'avait pas le temps de faire évacuer les civils, à ces endroits, y'avait des rues entières qui pouaient exactement comme ça. C'était quasi insoutenable, et, depuis ce temps, j'aime pas ça, a expliqué mon père.

- Ah bon.

- Mais on s'habitue à tout, même à ça, quand ça dure assez longtemps. Y'a un truc qui revient toujours dans mes rêves, ça devait être en quarante-trois... Je rentrais je sais plus d'où, et je me souviens qu'y faisait sacrément chaud, même pour Zagreb. Je traversais une place de Maksimir, un quartier un peu éloigné du centre, et, d'un coup, des camions sont arrivés de tous les côtés, avec dessus des soldats. Les gens sont partis en courant, mais y'avait nulle part où aller, alors ils ont attrapé tous ceux qui passaient par là et les ont alignés le long d'un mur. Moi, j'étais au bout, et j'ai remarqué que, derrière moi, y'avait un soupirail entrouvert, juste au-dessus du trottoir, alors je me suis mis à genoux et je me suis rapidement glissé par le trou, faut dire qu'à l'époque, j'étais mince, je devais avoir dans les treize ou quatorze ans, et puis j'ai traversé la cave en courant, et, exactement au moment où je ressortais de l'autre côté de l'immeuble, j'ai entendu du côté de la place un bruit de fusillade, ça a fait un fracas terrible, et toutes les vitres de la rue en ont tremblé. Mais c'est pas de ça que je veux parler... Le pire, dans cette histoire, c'est que pendant que je partais en courant, j'suis passé près d'un tas de briques en plein milieu de la rue, et, sur le tas, un berger allemand mort. Ça pouvait pas être un accident, on l'avait descendu à bout portant, en pleine tête, et moi, j'avais l'impression qu'il me souriait. C'est à ce moment-là seulement que je me suis mis à pleurer, et j'suis rentré à la maison en courant. J'en ai jamais dit un mot à mes parents...

- C'était des Allemands ?

- Les soldats ? Mais non, pas des Allemands, des Oustachis... Les Allemands, ils étaient encore à peu près réglos, tandis que les Oustachis, eux, ils faisaient subir aux gens des choses que personne voudrait croire aujourd'hui. Mais bon, avec le temps, on oublie. Y'a que ce chien mort que j'oublierai jamais, je le vois comme si c'était hier.

J'ai regardé un moment le bout de mes chaussures et de celles de mon père fendre l'air vide et léger. De temps en temps, elles butaient contre un petit caillou. Le petit caillou roulait plus loin. Il s'arrêtait contre le bord du trottoir.

- Y'a un pote qui me racontait, j'ai dit pas très à propos, que quand il était en Russie, dans les monts Tian Shan, en train de faire de l'alpinisme sur un glacier...

- Où ça?

- Les monts Tian Shan.

- Mais ça fait longtemps que c'est plus en Russie, ça. C'est dans le Kirghizistan, et c'est la partie haute d'un massif qui prolonge l'Himalaya, d'abord, y'a l'Hindou Kouch, et puis comme ça, tout en haut, en forme de U, y'a les monts Tian Shan...

- C'est possible, n'empêche qu'à l'époque, ça faisait encore partie de la Russie, nom d'un chien!

- Mouais, d'accord... Et alors?

- Eh ben, pendant qu'y traversaient ce glacier, ils ont découvert une immense crevasse, là-haut, un vrai gouffre, et, d'en bas, ils se prenaient dans le pif une odeur atroce, comme ici. Ils ont trouvé ça bizarre, mais ils ont continué. Et en bas, quand y sont redescendus, ils ont trouvé une rivière souterraine qui sortait directement de sous le glacier, et l'eau était si chaude que les gens se baignaient dedans sans problème. Et pendant qu'ils faisaient trempette, juste à côté de l'endroit d'où l'eau sortait, ils ont trouvé quelque chose d'emballé dans des chiffons, et, de loin c'était difficile de dire si c'était un homme ou pas, et eux, ils ont préféré pas trop s'approcher pour voir, parce qu'ils avaient eu leur dose, ce jour-là, entre l'odeur en haut et maintenant ce truc... Enfin, bref, et le lendemain, ils ont fini par arriver dans un chalet, et là, y'avait des Russes qui faisaient partie des services de secours, et ils étaient en train de raconter qu'ils cherchaient depuis une semaine une famille qui avait disparu dans la montagne. Alors les mecs ont parlé de la puanteur, là-haut, et les Russes leur répondent qu'ils iront voir le lendemain, et qu'ils devront leur montrer où c'est. Alors ils y sont allés, ils ont trouvé l'endroit, un des types est descendu, pour voir, et quand ils l'ont ressorti, il était tout vert, et il leur fait : « Ouais, ils y sont tous, toute la famille ! » « Mais comment ça se fait qu'ils puent autant, alors qu'ils sont dans la glace? » les autres ont demandé. « Parce qu'il y a une rivière souterraine, et qu'ils sont à moitié plongés dans l'eau, et croyez-moi, c'est pas beau à voir, » leur a dit le Russe. « Faudra prendre un paquet de vodka quand on ira les chercher. » Et Honza, celui qui m'a raconté l'histoire, il se souvient d'un coup de l'autre cadavre, celui de la rivière souterraine. Et ils ont décidé de faire d'une

Pierre deux coups, ils sont allés y faire un tour, un des secouristes est allé voir, il a planté son bâton dedans, il a craché, il est revenu, et il a dit : « Laissez tomber, les mecs, c'est rien qu'une chèvre, ça suffit pour aujourd'hui, on rentre ! » Et après, quand ils étaient tous assis dans la voiture, Honza est quand même ressorti pour pisser, il a voulu jeter en passant un dernier coup d'œil au macchabée, et c'est en la voyant sous un autre angle qu'y s'est rendu compte que, cette chèvre, elle portait des bottes...

- Ils sont comme ça, les Russes, a dit mon père en hochant la tête. Chez nous, au labo, on a eu un Russe en stage, une fois, il s'appelait Dimitri. Ce type-là, pour buter les lapins de laboratoire, il en prenait un, plantait dedans des ciseaux rouillés, lui tranchait une artère, puis le prenait par les pattes, s'allumait une clope et attendait tranquillement qu'il se vide de son sang. Moi, quand j'ai vu ça, je me suis mis à gueuler, et lui, il me regardait comme ça, sans comprendre ce qui pouvait bien me déranger. Et ce type-là était docteur, il avait de l'éducation, mais bon, il était Russe... Alors comme ça, ton ami, il est alpiniste ?

- Nan, c'est juste qu'il essaie de se tuer par tous les moyens possibles, mais il y arrive pas.

- Mouais, tous ceux qui veulent vraiment y arriver, ils finissent bien par trouver un moyen.

- Probablement.

- À propos, ces jours-ci, on voit parfaitement à l'œil nu Mars, Jupiter, Saturne et Vénus, a dit mon père. Ils passent même pas très loin les uns des autres, Mars, Jupiter et Saturne, enfin pour nous. D'ailleurs, on dit que quand le Christ est né, c'est pas une comète qui est passée dans le ciel, mais c'est ces trois planètes qui étaient en conjonction. Ça devait faire une sacrée lumière, bon Dieu!

- Probablement, je dis en regardant d'un air absent le bout de mes chaussures et de celles de mon père, des petits cailloux, des touffes d'herbe qui poussent à travers les fissures du béton et des tickets de bus jetés par terre.

Et puis, de nouveau, le bout de mes chaussures et de celles de mon père. *Tu te balades avec ton paternel, on est jeudi après-midi, au mois d'août, t'es en vie ; ça ne se reproduira plus jamais*, a dit une espèce de commentateur jovial en mon for intérieur.

- La Kozel, elle est pas terrible, ces derniers temps... a dit mon père.

- Ça fait au moins dix piges que j'en ai pas bu, je dis, mais plus ça va, plus je me dis qu'elles sont toutes à peu près buvables, du moment qu'elle sont bien servies : Smíchov, Benešov, Měšťán, Louny, Krušovice, y'a pas une bière qu'on puisse pas bousiller en la bourrant de dioxyde de carbone, en la stockant n'importe comment et en nettoyant pas les tireuses.

- Probablement, a répondu mon père, n'empêche que la Pilsen, ça reste la Pilsen, tu voudrais pas ralentir un peu? J'ai les guibolles qui flanchent un peu, ces derniers temps.

D'un pas tranquille, on est passés le long de murs de pierre effondrés. De hangars. De palissades. De zones industrielles. De jardins potagers. De haies. D'entrepôts. De terrains

de jeu. De terrains de tennis. De bouleaux. De mélèzes. De baraquements servant de centres d'hébergement.

Près d'une clôture, deux jolies filles sportives et baraquées venaient à notre rencontre, deux athlètes simples aux cheveux clairs qui auraient très bien pu décorer le Reichstag. Au même moment, une sorte de braillement, de beuglement à faire peur a jailli du centre d'hébergement. Le rideau d'une fenêtre s'est écarté et deux visages noirs et souriants ont grimacé en direction des blondes. Les jeunes filles ont fait de joyeux signes de la main, sont passées par le portail et se sont dirigées vers le bâtiment. Elles avaient les jambes robustes, sculptées par l'exercice. On entendait parfaitement clapoter en elles ces jus de fruit colorés qu'on voit à la télé, et battre ce cœur tendre de vache. Les deux hommes se sont mis à danser à la fenêtre sur un rythme effréné : « Houla-houla-la... Houdja-dja, houdja-dja... Houla-houla-hé ! »

- Dans quel monde... a lancé mon père, dépité.

Un chant d'oiseau est descendu du petit bois, au-dessus des bâtiments.

- Est-ce que tu sais ce que c'est ? a demandé mon père.

- Quoi?

- Cet oiseau qui chante, qu'est-ce que c'est?

- J'sais pas, j'ai dit d'un air absent.

J'étais en train de penser à l'énorme harpon du Baron de Münchhausen, dans le film de Karel Zeman, à ce harpon grand comme un avion de ligne que les naufragés voient arriver jusqu'à eux, dans le ventre de la baleine, après avoir traversé les côtes du monstre. Je me disais qu'en toute simplicité, c'était l'image exacte de l'instant que j'attendais depuis toujours. De cet instant où le voile opaque de l'habitude allait enfin se déchirer, et où il se passerait enfin quelque chose, *quelque chose*. Bien sûr, ça n'arriverait jamais. Ça n'arrive jamais à personne. Parce que tout ce qui finit par arriver prend instantanément un caractère banal. Et notre cerveau, cet imbécile heureux ? Ce maître de maison ramolli ? Ce petit malin ? Cet Oscar Wilde dans ma tête ? Il refuse obstinément de s'intéresser à quoi que ce soit de nouveau, d'inconnu. La vie nous file sous le derrière comme un autobus dont le conducteur aurait été frappé d'apoplexie, et tout ce que notre cerveau est capable d'en dire, c'est : Houlala ! Dis donc ! Ça alors !

- Allez, je suis sûr que tu l'as reconnu, a dit mon père en pointant un doigt en direction de la forêt.

- J'sais pas, j'ai dit sans faire attention.

- *Tchip tchap, tchip tchap*, impossible de se tromper, *tchip tchap, tchip tchap, tchip tchap* ! a éructé mon père comme un jodler, faisant se retourner une des deux sportives.

Je dois admettre qu'il m'avait appris à le reconnaître, dans le temps. On allait se promener tous les deux en forêt, moi et mon insupportable père. Les monts Novohradské, les monts

Jeseníky, la région de Křivoklát, les pinèdes sèches près de Mělník, les sapinières autour de Prague, les bouleaux et les chênes vers Kladno, les aulnes qui sifflent le long de la Berounka.

- C'est un pouillot, j'ai dit de mauvaise grâce.

- Bien sûr, un pouillot véloce !

- Allez, viens, j'ai dit, il faut dire que je m'étais rendu compte qu'on était debout en plein milieu de la chaussée, mon père parce qu'il était en train d'écouter son pouillot, et moi parce que j'essayais de saisir quelque chose dans ce flot de stupidités qui me passait par la tête, tandis qu'au loin, un camion fonçait sur nous, dans un nuage de poussière.

On est passés devant un vieux four à chaux à demi écroulé. On est passés sur une passerelle, par-dessus une fosse à remorque désaffectée. On est restés un moment à contempler la gorge au fond de laquelle de grands rails courbes et rouillés disparaissaient sous les feuilles et les branches mortes. Une gorge creusée à la dynamite dans les falaises grasses et friables de la ville. *Tchip tchap, tchip tchap*, faisait le pouillot véloce sur sa colline, derrière nous.

Et puis en est entrés dans le quartier de Bubeneč, une cigarette à la main. L'endroit qui s'ouvrait devant nous était bordé de garages tagués, de villas décrépies et de vendeurs de voitures d'occasion. C'était la rue Papírenská.